

Jean-Charles Cordonnier

Nuit du 10 au 11 mai 2020.

Lysimaque, colloque Blanchot-Lacan.

Amicalité et scissiparité.

(ou : Il n'y a pas de communauté psychanalytique.)

Il devait y avoir à Paris, les 16 et 17 mai, organisé par la Lysimaque un colloque intitulé « Blanchot pas au-delà de Lacan ? ». Il y a eu la pandémie, le confinement. Ce colloque annulé non-annulé est devenu « Blanchot colloque sans parole ? ».

Je me réjouissais de ce colloque car il s'inscrivait pour moi dans la lignée du travail engagé sur la pulsion de mort et (donc) dans la suite de celui sur Bataille-Lacan.

Je rappelle cette thèse fondamentale : la pulsion de mort c'est la récursivité. (Et je tiens ceci pour acquis afin d'avancer la suite.) Il convient alors de distinguer pulsion de mort et pulsion de destruction et d'opérer un renversement qui place la pulsion de mort du côté de la vie et les pulsions de vie du côté de la mort (là je ne peux que renvoyer aux travaux de René Lew sur la question et sur les travaux de Berlin 2019).

Je rappelle également que je tiens Georges Bataille pour un auteur (*L'auteur ?*) fondamental pour ~~La~~ psychanalyse (qui n'existe pas plus que ~~La~~ femme). Ses textes sont ceux d'un analysant. Il est de coutume de dire ou de rappeler que Lacan parlait à son séminaire en qualité d'analysant ; il en va de même pour Bataille quant à ses écrits et *L'expérience intérieure* est un sommet d'écriture analysante. Mais Bataille, dixit Blanchot, c'est quelqu'un qui parle ; et il parle d'une manière qui ne permet pas de confondre l'oubli comme vouloir et l'oubli de structure inhérent au langage (« qu'on dise reste oublié derrière ce qui se dit dans ce qui s'entend », Lacan), soit l'oubli du dit face à l'oubli du dire.

S'il est de coutume de dire que les écrits restent et que les paroles s'effacent, Lacan s'autorisant de sa pratique quotidienne renverse la donne : les écrits s'oublient et les paroles restent.

Le dispositif du colloque a donc changé. Des textes écrits-envoyés à des lecteurs-critiques.

Dans « Après coup », Blanchot dit de l'auteur d'un texte qu'en vérité il est acteur ; le lecteur est l'auteur du texte.

J'ai demandé à ne pas savoir à qui je devais envoyer ce texte¹. Je ne voulais pas être influencé par un nom. La raison est simple et fondamentale ; elle engage l'enjeu même du titre proposé : je m'adresse à l'un-quelconque. *Quelconque* ne signifie pas *qui ne compte pas*, au contraire cela signifie *peu importe lequel de*

¹ Je remercie Frédéric Nathan-Murat qui a organisé le tirage au sort et qui, dans l'annonce des résultats, m'a indiqué suffisamment tôt dans son mail que je ne devais pas en lire la suite si je ne voulais pas savoir...

toute façon il compte. Je renvoie là au livre que je cite sans cesse sur ce sujet : G. Agamben, *La communauté qui vient*.

Car ainsi c'est justement l'amitié qui est en jeu. Spontanément, le terme *amitié* me gêne (parce qu'il charrie quelque chose de trop affectif, de trop émotif voire pathétique) ; je lui préfère, grâce à un analysant, le terme *amicalité* (assurément en rapport avec la *philia*) qui me permet de mettre à jour les ruses d'Eros (je paraphrase ici une formule de Marlène Zarader : les ruses de Thanatos, in *L'être et le neutre*). *Amicalité* ou *Camaraderie*.

Donc je considère ceci comme une *lettre à un-quelconque*.

Quant à *Scissiparité*, à dire vrai, ce terme est ici d'abord une erreur. Il a fallu beaucoup de temps avant que je ne m'en rende compte ; je lisais et relisais le titre et je croyais voir le terme que je voulais initialement. Ne m'en rendant pas compte ce terme a conservé sa dimension d'erreur jusqu'à ce que je m'aperçoive enfin que je n'avais pas écrit *Sororité*. Une communauté féminine ; voilà mon intention (avec un *l*), ma volonté initiale. Souligner qu'un analysant quel que soit son sexe réel aboutit en fin de cure à la féminité (ou position féminine, qui fait jouer la jouissance phallique comme jouissance du pas-tout) ; et vouloir que ceci fasse collectif. Mais j'ai écrit autre chose... et ça a insisté ainsi.

Scissiparité donc. En octobre 2019, Dimensions de la Psychanalyse organisé un colloque sur le poème, la poésie. J'y ai parlé de Bataille et de *L'impossible*, titre qui cache en vérité *La haine de la poésie* (soit la haine du lyrisme, en fait pas du tout la haine de la poésie si elle touche au réel). (Ce colloque sur Blanchot fait, pour moi, suite à celui sur la poétique (où je parlais de Bataille), lequel faisait suite aux rencontres sur la pulsion de mort, qui faisaient suite au colloque de la Lysimaque sur Bataille.) Et il se trouve que, dans le tome III des Œuvres dites complètes comme dans le volume de La Pléiade, le texte de Bataille *Scissiparité* fait suite à *L'impossible* (et précède *L'abbé C.*). Je voulais que mon propos fasse suite, le lapsus calami s'en est chargé.

Il (m') est impossible de rendre compte de ce court texte de Bataille ; lisez-le, faites-en l'expérience.

La scissiparité évoque un mode de reproduction asexuée par division de l'organisme ; c'est pour nous (nous qui nous réclamons du discours psychanalytique) un mode d'auto-engendrement signifiant par dédoublement.

Je me rends bien compte que j'évoque surtout Bataille ; c'est à cette condition (Blanchot prétexte à parler de Bataille) que j'ai voulu intervenir ici. Blanchot-Bataille, c'est une évidence pas évidente (Cf. Michel Surya) ; ce que dit Blanchot des textes de Bataille éclaire la pratique psychanalytique, ceci depuis son expérience même : celle d'une cure.

Je ne crois pas que Blanchot ait fait une analyse. Ceci joue un rôle prédominant dans ma propre lecture. À dire vrai, je ne peux pas dire que je connaissais Blanchot. Il y a quelques années j'ai commis un premier exposé à Lille sur le thème *Il n'y a pas de communauté psychanalytique* ; je prenais alors mon départ du livre de Blanchot sur *La communauté inavouable* pour très vite partir sur un commentaire des travaux

de Jean-Luc Nancy. J'avais essayé de soutenir logiquement cet énoncé en le superposant au nouage borroméen : il n'y a pas (réel) de communauté (imaginaire) psychanalytique (symbolique). Je crois me souvenir que j'insistais sur la solitude (une communauté de solitudes). Un camarade ne cesse depuis de me reprocher (c'est ainsi que je comprends sa critique) qu'en disant qu'il n'y a pas de communauté psychanalytique je nie qu'il y ait du discours psychanalytique.

Peut-il y avoir un lien sans qu'il y ait un groupe ? Voilà l'enjeu. Je soutiens que le collectif (à la différence du groupe, différence freudienne) est à venir. Donc qu'il est en souffrance, qu'il n'a pas encore eu lieu (voire qu'il est impossible). Je n'ai pas relu les notes de cet exposé.

En revanche j'ai relu ce texte de Blanchot (en entier cette fois ; je n'avais lu que la première moitié à l'époque, celle sur Bataille, sans en mesurer l'importance. Je n'avais pas lu la deuxième moitié sur Marguerite Duras. Il m'est difficile de lire Duras mais j'ai depuis lu le texte dont il s'agit pour Berlin 2019 sur la pulsion de mort ; c'est un texte bouleversant — *La maladie de la mort* — dont je crois possible de transcrire chaque phrase dans le cadre d'une cure analytique — la même chose vaut pour le texte de Blanchot sur *La communauté inavouable*). J'ai bachoté Blanchot à dire vrai (j'ai passé le confinement avec Blanchot). J'en garde une impression qui n'est pas celle de l'intranquillité joyeuse ressentie en lisant Bataille, ni que Blanchot serait un réel de/pour Lacan, plutôt... je cherche encore le mot adéquate. Ce n'est pas la période des années 30 (l'errance sous le nom de révolution et le cruel idéal de pureté ; à cette séquence, il a fait face) mais ça n'est pas sans rapport, pas sans rapport avec le retrait, le silence (qui me donne une impression de fin et non de moyen), la disparition, un certain usage de la dissolution, etc... Pour le dire tout de go parce que je suis pas au point là-dessus et que je vois d'ici comment on peut (comment on va) me tomber dessus : c'est l'ombre de M. Heidegger qui m'inquiète. Voilà : l'inquiétude. Une communauté (de pensées, du penser) avec Heidegger.

Une écriture posthume pour Blanchot. Une stratégie de publication posthume (des cahiers noirs notamment) pour Heidegger. (Je dis cela « en attendant la publication des notes sur Heidegger » ; Cf. les éditeurs de *Traduire Kafka*, 2020, p. 15.)

Je redoute une dimension nihiliste à considérer que ce dont on ne peut parler il faut le taire. Cette crainte ne s'apaise pas avec la variante (mais est-ce une variante ?) disant : ce dont on ne peut parler il faut l'écrire. Oui, quelque chose m'inquiète dans le passage du *pas au-delà* au *sans parole*...

Il faut l'expérience psychanalytique : *ce dont on ne peut parler il faut le dire*.

Contre la pureté la trahison la transgression (j'en ai fait une sorte d'éloge à Copenhague 2017). Pas de trace de pureté chez Bataille ; le corps, le sexe, la violence, la mort, sa vie même.

La mort chez Blanchot, bien sûr,³³ et ceci depuis un réel indiscutable. Il n'est pas question d'un lyrisme de la mort chez Blanchot.

(Une remarque me vient, pour la rejeter immédiatement : entre Lacan et Bataille il y a une femme : Sylvia Bataille. Entre Bataille et Blanchot, il y a une femme : Denise Rollin.)

Ma lecture ne me fait pas voir de corps, de sexe, chez Blanchot.

Mais pour le freudien, quand *mort* prend le nom psychanalytique de *castration*, quelque chose chute. La castration est la condition de la jouissance. Je peux le dire avec Blanchot lui-même non sans rapport avec la fin de l'histoire (la fin d'un usage de l'histoire) : « L'expérience-limite représente pour la pensée *comme* une nouvelle origine. » (*L'entretien infini*, p. 310. L'auteur souligne.) Tout dans cette citation met en jeu mon titre proposé : l'expérience c'est celle de la cure psychanalytique ; une nouvelle origine par dédoublement, division, soit être à soi-même sa propre origine au moment de l'énonciation. Et la communauté ?

Expérience est le maître mot ; c'est la seule autorité dit Bataille. D'où que le psychanalyste ne s'autorise que de lui-même (de son expérience d'analysant), dixit Lacan ; pas même de quelques autres.

Blanchot parle d'une *expérience-limite* ; sa traduction freudienne est *expérience-littorale*.

Il n'y a pas de communauté psychanalytique parce qu'il n'y a pas de psychanalyste en extension. Il y a du psychanalyste en intension.

Mais s'il n'y a pas de communauté psychanalytique, *il y a une communauté d'analyse*.

Il s'agit du transfert.

La communauté d'analyse n'est pas une communauté des amants mais il s'agit bien d'une communauté érotique (en cela elle a un rapport avec la sublimation qui a à voir avec la perversion). Où la personne en fonction d'analyste est aussi bien une pute (peut-on ne pas l'écrire au féminin ?) qu'un saint (pourquoi ne pas l'écrire au féminin ?). Il faut le rappeler : le destin de l'analyste en son acte est le devenir-déchet ; d'où l'horreur de l'acte selon Lacan. Je suis convaincu d'un rapport entre l'horreur de l'acte et l'existence de communautés psychanalytiques : une communauté psychanalytique existe à mesure que ses membres refusent le devenir-déchet dans l'acte, la dissolution de l'analyste dans l'acte, la mort symbolique, la seconde mort de son vivant, la lyse de l'a. Refusant le désêtre, ils écrivent l'histoire désastreuse d'une psychanalyse qui croit rompre avec la transgression qu'est chaque cure. « Mieux vaut un désastre qu'un désêtre » dit Badiou (in *Conditions*) ; formule faussement lacanienne qui dit pourtant la vérité d'un rejet de la psychanalyse par ceux qui la pratiquent (ou s'en réclament) et en sont aussi bien les fossoyeurs que les embaumeurs. Y a-t-il une communauté psychanalytique qui ne vise pas à faire œuvre ? Œuvre de puissance ? (Pouvoir politique et non pouvoir des signifiants à faire fonctionner le vide qui n'est pas néant, soit le désœuvrement.)

Dans la communauté d'analyse, où l'érotique est en jeu, il est question de l'amicalité puisqu'entre les deux personnes il y a un seul sujet de l'expérience (ou sujet de l'échange). C'est ainsi que je comprends la belle phrase de Lacan que je rapporte de mémoire donc déformée : nous sommes frères de l'analysant car nous sommes tous les deux fils du discours.

Là il n'est pas question d'amitié mais de fraternité.

La communauté d'analyse, par son existence même, transgresse l'ordre social (ce qui n'est pas sans rapport avec le premier temps du couple amoureux, de la communauté des amants justement, qui se

retire, se marginalise, n'œuvre pas pour la société). Blanchot, s'appuyant sur Bataille, dit que toute expérience est contestation. La communauté psychanalytique, en extension, est au service de la civilisation. La communauté d'analyse, en intension, est au service de la culture. Chacune visant la destruction de l'autre (mais assurément pas dans le même but ; ne pas confondre mort et pulsion de mort).

Je ne souhaite guère en dire plus ; c'est une des conséquences d'une écriture au dernier instant (une écriture au plus près de la parole). Mais je me réjouis de cette nouveauté pour moi :

Il n'y a pas de communauté psychanalytique ; il y a une communauté d'analyse.

Je tiens absolument à dire ceci :

Dionys Mascolo a écrit : « l'existence de la littérature, fait conclure à la nécessité du communisme. » (in Jean-Luc Nancy, *Maurice Blanchot. Passion politique*, p. 69). Pour moi, *l'inconscient c'est le commun*.

Commun - communauté - communisme / Inconscient - pratique - politique.

Je paraphrase Mascolo : l'existence du langage (donc de l'inconscient) fait conclure à la nécessité du communisme.

J'ai pris prétexte de Blanchot pour parler de Bataille qui est un analysant, c'est-à-dire qu'il(s) nous éclaire(nt) sur la pratique psychanalytique, mais un éclairage sur un versant rare celui de la parole analysante (en général les témoignages d'analyses avec Freud ou avec Lacan nous attirent parce qu'ils parlent de l'analyste et de son acte, sa pratique. Avec Bataille nous avons là une parole analysante qui parle de l'impossible à dire de l'expérience ; pour savoir ce qu'est une psychanalyse il faut en faire une.)

Je laisserai le dernier mot à Blanchot, deux citations, la même mais différente, à plus de vingt ans d'écart quant à ce que je traduis par l'expérience de la cure qui met en jeu l'amicalité et la scissiparité :

« L'expérience intérieure est la réponse qui attend l'homme, lorsqu'il a décidé de n'être que question. » (in *Faux pas*, p. 47.)

« L'expérience-limite est la réponse que rencontre l'homme, lorsqu'il a décidé de se mettre radicalement en question. » (in *L'entretien infini*, p. 302.)

Bibliographie :

Maurice Blanchot : *La communauté inavouable*, Paris, éd. de Minuit, 1983.

M. Blanchot : « L'expérience intérieure », in *Faux pas*, Paris, Gallimard, 1943 ("renouvelé" en 1971), pages 47-52.

M. Blanchot : « L'amitié », in *L'amitié*, Paris, Gallimard, 1971, pages 326-330.

M. Blanchot : « L'expérience-limite », in *L'entretien infini*, Paris, Gallimard, 1969, pages 300-342. (La section 2 de ce texte est reprise dans le numéro 195-196, en 1963, de la revue *Critique*, titré : *Hommage à Georges Bataille*.)

Georges Bataille : *L'expérience intérieure*, Paris, Gallimard, Coll. « Tel », 1943 (1954 pour l'édition revue et corrigée). Ici, en particulier les pages 18-42.

G. Bataille : « La scissiparité », in *Œuvres complètes III*, Paris, Gallimard, 1971, pages 225-232.

Marguerite Duras : *La maladie de la mort*, Paris, éd. de Minuit, 1982.